Le corps de l'ouvrage est constitué par les notices de chaque manuscrit : description, contenu, éditions encore utiles, citations dans les apparats, type de texte, bibliographie sélective, selon un ordre précisément décrit p. 24-25.

En fin de volume on trouve : des compléments à la première partie, publiée cinq ans auparavant — un index des manuscrits recensés dans les deux volumes, classés par lieu de conservation, d'Aberdeen à Zürich.

Michel Poirier.

Éditions diverses.

Terence, The Comedies, translated with an introduction and explanatory notes by Peter Brown : Oxford University Press, 2006, xxvii-338 pages.

Une introduction rapide caractérise l'auteur, donne les faits marquants de sa vie et la chronologie des pièces, évoque la cadre historique, indique le code de la *Néa* et de la *palliata*, relève les particularités des prologues térentiens, s'interroge sur l'attitude des Anciens à propos du viol, et rappelle ce que l'on sait sur les conditions matérielles de la représentation et sur la mise en scène. La courte bibliographie ne comporte que des titres anglais. Chaque pièce est précédée d'une brève présentation. L'annotation, succincte elle aussi, tend essentiellement à éclairer l'action. Dans une « note sur la traduction », P. Brown rappelle que Térence doit pour une bonne part sa réputation à l'élégance, à la simplicité, au naturel de son style : c'est ce que le traducteur voudrait tâcher de faire passer en anglais. Aussi l'aisance et la limpidité de la prose anglaise de P. Brown sont-elles une réussite. Une traduction sans texte ne concerne peut-être pas directement le latiniste, elle a le mérite de pouvoir intéresser à des œuvres latines un public plus large.

Jean Christian Dumont.

Fragments of Roman Poetry, c. 60 BC-AD 20, Edited with Introduction, Translation, and Commentary by Adrian S. Hollis : Oxford, Oxford University Press, 2007, 440 pages.

Voici un excellent livre qui va être très utile aux spécialistes de la poésie des premiers siècles avant et après J.-C. et aussi à beaucoup d'autres chercheurs. A. S. Hollis nous propose ici une introduction, une traduction anglaise et un commentaire pour une trentaine de poètes dont il nous donne aussi le texte latin. Ce sont des poètes dont notre connaissance n'est que tout à fait fragmentaire malgré la réputation dont ils ont joui dans les temps anciens.

Tout l'appareil de présentation — tableaux, index, etc. — est très sérieux. Il y a une introduction, simple et directe pour chaque auteur et des *testimonia*. Cinna, Calvus, Egnatius, Memmius, etc., je ne peux pas les énumérer tous, mais ils sont tous traités avec la même compétence, et le même respect des *testimonia*. L'auteur trouve C.C. Gallus fascinant (p. 225) mais (p. 252), il continue à douter de l'identité des « Gallus » de Properce ; et je suis d'accord avec lui sur les deux points malgré l'insistance démesurée de F. Cairns.

Il y a même ici des textes qu'on ne sait pas à qui attribuer, et une liste de poètes dont on ne connaît que le nom. C'est un ouvrage que je vais garder à portée de main et que je recommande à tous ceux qui aiment la poésie de cette époque.

Simone Viarre.

Sallust's Bellum Catilinae, edited with introduction and commentary by J.T. Ramsey, 2nd ed. (American Philological Association Texts and Commentaries Series) : Oxford, Oxford University Press, 2007, xvii-252 pages.

Cette édition de la *Conjuration de Catilina* de J.T. Ramsey reprend pour l'essentiel la première édition parue en 1984. La préface du volume est explicite à cet égard. L'auteur s'est contenté d'ajouter, à la fin de l'introduction, deux cartes et deux plans ainsi qu'une liste des points sur lesquels son texte — qui est en fait celui de l'édition d'A. Ernout, 3e éd., Paris, C.U.F., 1958 — s'écarte de celui de L.D. Reynolds paru en 1991 dans l'*O.C.T.* La bibliographie a par ailleurs été complétée et annotée. On déplorera toutefois que certains ouvrages ne soient toujours pas mentionnés. On citera à titre d'exemple celui d'E. Tiffou, *Essai sur la pensée morale de Salluste à la lumière de ses prologues*, Paris, Klincksieck, 1973, dont le contenu, contrairement à ce que laisse supposer le titre, porte sur l'ensemble de l'œuvre de Salluste. Les différences avec la première édition étant minimes, on se bornera à renvoyer aux comptes-rendus qui en ont été faits alors, dont celui de J. Hellegouarc'h, dans *Gnomon* LVII, 1985, p. 369-371. En dépit des quelques réserves qui avaient été émises à la sortie de la première édition, le livre de J.T. Ramsey reste un travail excellent.

Martine Chassignet.

Gaio Sallustio Crispo, *Coniuratio Catilinae*, a cura di Italo Mariotti, Testi e manuali per l'insegnamento universitario del Latino 92 : Bologna, Patròn editore, 2007, 718 pages.

Après les travaux de K. Vretzka (Heidelberg, 1976), P. McGushin (Leiden, 1977) et J.T. Ramsey (Atlanta 1984, 2e édition, Oxford, 2007), voici un nouveau commentaire de la *Conjuration de Catilina*. L'ouvrage, tout comme celui de J.T. Ramsey, s'adresse avant tout à un public d'étudiants. À la différence de l'édition de Ramsey, il comprend non seulement le texte de la *Conjuration*, mais aussi une traduction. En tête du livre, figure une brève introduction de 12 pages, replaçant la conjuration et l'œuvre sallustéenne dans le contexte politique de la fin de la deuxième guerre punique à l'époque contemporaine de l'historien. On regrettera que cette introduction n'accorde guère de place à la conjuration proprement dite et à la structure de l'ouvrage. Le texte et la traduction reprennent dans les grandes lignes ceux de l'édition des œuvres complètes de Salluste due au même auteur (*Opere*, Rome, Bimospa, 1972, xx-396 p.). Le texte a cependant été remanié après la lecture des photocopies des manuscrits les plus importants. L'auteur, pour établir son texte, a également tenu compte des recensions de l'ouvrage de 1972, notamment de celle de S. Timpanaro (*A&R* XIX, 1974, p. 56-61). Sauf erreur de notre part, il s'éloigne à 37 reprises du texte d'Ernout. On ne peut qu'être d'accord avec I. Mariotti sur un certain nombre de points : 3, 5 *eadem qua* / *eadem quae* ; 7, 4 *usum militiae* / *usu militiam* ; 35, 3 *soluere non*, leçon déjà retenue par Kurfess ; 52, 29 *prospere* / *prospera* ; 57, 4 *expeditos*, leçon des manuscrits retenue à juste titre à la place de *expeditus*, correction adoptée à tort par la plupart des éditeurs ; 59, 2 *ab dextra rupe aspera* préférable à *ab dextra rupem asperam* pour les mêmes raisons ; 59, 3 *calonibus* (à partir de *P*) / *colonis*. D'autres leçons sont sujettes à discussion : 20, 2 *foret* / *forent* ; 31, 3 ajout contestable de *omni rumore* et *arripere omnia* d'après Fronton ; 43, 1 *Aefulanum* / *Faesulanum* ; 50,4 *dixit qui* / *dixerat qui* ; 51, 5 *et aduorsa* / *atque aduorsa* ; 53,5 *magnitudine sui* d'après Saint

Augustin / *magnitudine sua*. Sans doute I. Mariotti accorde-t-il trop souvent foi au texte donné par les grammairiens ou lexicographes, au détriment des leçons des principaux manuscrits, et particulièrement celles de *P* : 15, 5 : *colos* (Probus) / *color* ; 59, 5 : *tumulti* (Nonius) / *tumultus*. I. Mariotti innove part ailleurs en deux passages : 22, 2 *ita rem*, conjecture de l'auteur à la place de *dictitare*, bien justifiée selon nous dans le commentaire, p. 395 ; 55, 1 addition de <*res*>. L'apparat critique est peu fourni mais suffisant pour une édition « scolaire ». Son caractère se lit difficilement en revanche pour quiconque est habitué aux apparats positifs avec mention des manuscrits. La traduction est faite dans une langue claire, précise et élégante. Le commentaire, extrêmement développé puisqu'il occupe près de 600 pages, est essentiellement philologique, exégétique et stylistique, comme l'indique la quatrième page de couverture. Conformément aux pratiques de la collection, l'auteur indique soigneusement les longues et les brèves des *cola*, mettant ainsi en évidence la présence des clausules héroïques qui sont une des caractéristiques du style de Salluste. L'aspect historique est en revanche absent du commentaire, peut-être par souci de privilégier les autres aspects. On s'étonnera enfin de ce que cette édition ne comporte pas de bibliographie, à l'exception des quelques volumes cités dans l'introduction. Il convient cependant de souligner l'intérêt pour les étudiants de ce type d'étude juxtalinéaire, qui fournit un matériau indispensable à l'approche d'une œuvre aussi riche que celle de Salluste.

Martine Chassignet.

M. Tulli Ciceronis, *De finibus bonorum et malorum*, recensuit C. Moreschini : Monachii et Lipsiae, in aedibus K.G. Saur, Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, fasc. 43, 2005, xv-215 pages.

Certains textes ont plus de chance que d'autres. Le *De finibus* est assurément de ceux-là, puisqu'il n'a cessé de faire l'objet d'éditions remarquables, à commencer par celle, à tous égards historique, de Madvig, publiée à Copenhague, en 1839, qui, aujourd'hui encore, constitue une référence incontournable. Beaucoup plus près de nous, en 1998, L.D. Reynolds en donna, dans la *Bibliotheca Oxoniensis*, une édition qui fut saluée comme un événement philologique important. C'est donc dans une tradition particulièrement prestigieuse que s'inscrit celle qui nous est donnée par C. Moreschini dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Dix ans, à peine, après la parution du travail de Reynolds, la question des choix philologiques sur lesquels doit être reconstruit le texte du traité cicéronien se trouve donc à nouveau posé.

L'introduction reprend quasiment à l'identique les observations que l'auteur avait formulées dans son article : « Studi sulla tradizione manoscritta del *De finibus* di Cicerone. Filologia e Forme litterarie. », *Sudi offerti a Francesco Della Corte*, II, Urbino, 1987, pp. 253-267. Il y rend naturellement hommage à Madvig qui, le premier, sut déceler la valeur particulière de deux manuscrits, le *Vaticanus Palatinus* 1513 (A), du xi^{e} siècle, et le Erlangensis 847 (E) du xv^{e}, ne commettant d'autre erreur que celle d'accorder la préférence au manuscrit d'Erlangen, dont Baiter devait découvrir une sorte de frère jumeau : le *Vaticanus Palatinus* 1525 (B). Ce même Baiter, à qui Moreschini attribue par erreur, p. v, le prénom de Karolus, qui était celui de son collaborateur Halm, posa, en approfondissant le travail de Madvig, le fondement des éditions ultérieures, à savoir la distinction entre deux grandes familles : α : A et β : B et E. À partir de là, il était aisé de montrer, en utilisant la méthode des erreurs communes, que tous ces manuscrits dérivaient d'un même archétype. La première grande innovation fut apportée par Th. Schi-

che qui, dans son édition Teubner, parue à Leipzig en 1915, souligna l'importance du manuscrit Leid. Gronov. 21, du xii^e^ siècle = R, qu'il considéra comme presque aussi fiable que A. Il utilisa également plusieurs manuscrits de la Renaissance, parmi lesquels le *Vaticanus Latinus* 1759, du xv^e^ (B). Les innovations de Schiche ne furent pas toujours suivies par Martha, qui eut le mérite d'intégrer à son édition un nouveau manuscrit, le *Parisinus Latinus* 6331 (P), du xiième. L'un des principaux apports de Moreschini, dont l'édition s'appuie sur l'important article de G. Magnaldi, « Il codex Rottendorfianus Gronovianus del « De finibus bonorum et malorum » di Cicerone », AAST 120 (1986), pp. 133-160, aura été d'affirmer la parenté de R avec le *Parisinus Latinus* 18104, du xiième, ainsi que celle qui existe entre quatre manuscrits, l'*Escorialensis* V.III.6 (S), du xiii^e^, le *Laurentianus* LXXVI, 2 (L), du xiii^e^, l'*Ambrosianus* C. 55 inf (Y) et P. Dans son stemma, les deux premiers forment le sous-groupe γ, les quatre autres le sous-groupe γ^1. Un troisième sous-groupe, γ^2 est constitué du *Neapolitanus* IV. G 43 (N), du xv^e^, du *Vaticanus Latinus* 1759 (V), également du xv^e^, et du *Matritensis* Bib. Nac. 9116 (M). Le stemma ainsi constitué diffère sensiblement de celui qui avait élaboré par L.D. Reynolds. La principale différence réside dans le fait que Reynolds n'a pas voulu admettre l'unité du groupe γ^1. De même, le *Matritensis* a été associé par lui à deux manuscrits, que Moreschini juge de qualité inférieure à N et V. Le transfert par Reynolds de M, O, S, R et P vers β donne à ce sous-groupe une importance particulière à l'intérieur d'un ensemble structuré par deux hyparchétypes seulement, α et φ. Les deux éditions présentent donc des versions sensiblement divergentes de l'histoire du texte, et l'on peut regretter que Moreschini ait accordé si peu de place à la discussion de l'édition en quelque sorte rivale, qu'il considère comme peu novatrice, jugement qu'il est permis de ne pas partager. Elles présentent également des apparats critiques différents. Celui de Reynolds est succinct, comme c'est la tradition dans les éditions Oxford, tandis qu'il est plus développé chez Moreschini, conformément à l'usage en cours chez Teubner. Il convient également de signaler que les références aux textes cités par Cicéron sont présentées de manière plus claire et plus complète dans l'édition Moreschini.

Nous nous contenterons ici de signaler ici quelques points qui nous paraissent caractéristiques des différences méthodologiques entre les deux éditeurs :

— en I, 17, l'évocation du vide selon Démocrite comporte la description suivante : *in quo nihil nec summum nec infimum nec medium nec ultimum nec extremum sit*. Le *ultimum* fut supprimé par Lucarini en arguant du fait que *ultimum* et *extremum* apparaissaient comme parfaitement synonymes en II, 6. Moreschini, dont la position est généralement assez conservatrice, le maintient entre crochets, ce qui constitue probablement la moins mauvaise des solutions. Reynolds le remplace par une correction de F. Jonas, *intimum*, qui, à notre sens n'a pas grand intérêt, compte tenu du fait que le terme est peu présent dans les œuvres philosophiques, et, de surcroît, il ne figure que dans des contextes assez différents de celui-là ;

— en I, 30, Moreschini a eu raison, à notre sens, contre ce qu'a affirmé Dyck dans sa recension de *BMCR*, 11, 18, 2005, de conserver *iudicari*, là où Reynolds a préféré *indicari*. *Iudicari* est, au demeurant, repris quelques lignes plus loin. Le raisonnement ne peut que mettre en lumière des réalités cachées, tandis que l'évidence sensorielle permet une intervention immédiate du jugement ;

— en I, 41, concernant le plaisir suprême épicurien, le *quo melius* choisi par Reynolds semble s'imposer. La méthode de Moreschini consistant à garder le *quod*, tout en mettant le *d* entre crochets fait double emploi avec l'apparat critique ;

— en II, 12, Cicéron se moque du recrutement, qu'il présente comme massif, par les Épicuriens de gens de faible culture. La plupart des manuscrits donnent : *vos de plagis omnibus colligitis bonos illos quidem uiros, sed certe non pereruditos*, tandis que *pagis* ne se trouve que dans une correction du *Mutinensis latinus* 213, l'un des manuscrits sur l'évaluation duquel Moreschini et Reynolds divergent. Moreschini choisit *plagis*, tandis que Reynolds corrige en *pagis*. La différence peut sembler minime, mais elle a son importance. *Plagis* signifierait que ces néophytes de l'épicurisme sont recrutés dans tous les secteurs de l'Italie, tandis que *pagis* impliquerait une nuance de mépris sociologique à l'égard d'un recrutement rural. S'il est vrai que la codicologie inciterait à choisir *plagis*, elle ne peut cependant constituer le seul critère. *Plaga* n'existe dans les œuvres philosophiques de Cicéron que dans des citations poétiques, pour désigner les régions du ciel. Visiblement, il a voulu éviter toute confusion avec *plaga*, qui signifie le coup, mais aussi l'épreuve morale, terme fréquent notamment dans les *Tusculanes*. Il paraît donc hautement invraisemblable que *plaga* puisse être considéré comme figurant dans le texte originel ;

— en II, 57, à propos de Pompée, Cicéron dit qu'il aurait pu, s'il l'avait voulu, être injuste sans difficulté. Le texte le plus sûr selon la tradition manuscrite, celui que publie Moreschini est : *esse enim quam uellet iniquus iustus poterat impune.* Martha, comme d'autres éditeurs, supprime le *iustus*, tandis que Reynolds fait des deux adjectifs un audacieux, et en tout cas arbitraire, *iniustus.* Le choix est assurément délicat, mais il nous semble que là encore Moreschini prend la moins mauvaise des décisions, et cela pour une raison extérieure au texte du *De finibus* : Cicéron n'a pas hésité dans ses discours à attribuer le qualificatif de « juste » à Pompée. Dans le *Pro Balbo*, 59, l'*imperator* est celui qui détourne *ab hoc impari certamine atque iniusta contentione* et en *Mil.*, 2, il est qualifié de *sapientissimi et iustissimi uiri*. Il est donc probable que Cicéron, jouant sur le décalage entre la date de publication de l'œuvre et celle du dialogue, censé avoir eu lieu en 50, n'a pas résisté au plaisir de qualifier Pompée de *iustus* en pleine dictature de César ;

— en IV, 23, est question de l'ouvrage écrit par Panétius *de dolore patiendo* et consacré à Q. Tubéron. À la fin du paragraphe, on trouve la phrase suivante : *cuius quidem, quoniam Stoicus fuit, sententia condemnata mihi uidetur esse inanitas ista uerborum. Inanitas* est donné par V BE, tandis que l'on trouve *immanitas* dans R PLSY MN. Tous les éditeurs ont conservé ce texte, mais dans la recension à laquelle nous avons fait allusion, Dyck a proposé de transformer *quoniam* en *quanquam* et *inanitas* en *inanitate.* Cette suggestion, sans doute ingénieuse, dénature totalement le sens de la phrase. Ce que Cicéron veut dire, c'est que la position hétérodoxe de Panétius sur la douleur, précisément parce qu'elle vient d'un des maîtres de l'école stoïcienne, montre l'absurdité de la thèse de Caton — le *ista* a ici pleinement le sens de démonstratif de la deuxième personne — lequel s'obstinait à défendre un stoïcisme que Cicéron juge coupé de la réalité par l'utilisation d'un langage abscons.

Ces quelques remarques montrent donc que la méthode de Moreschini, dans son refus de corriger le texte donné par la tradition manuscrite, aboutit le plus souvent à des solutions parfois à première vue surprenantes, mais qui se révèlent finalement intéressantes et sémantiquement fécondes. Cela confirme, si besoin était, l'utilité du travail réalisé par ce grand savant. Cela montre aussi qu'en matière de philologie, tout peut et doit être remis en question, même dix ans seulement après une édition remarquable.

Carlos Lévy.

CICERO, *De natura deorum*, Book I, edited by Andrew R. DYCK (Cambridge Greek and Latin Classics) : Cambridge, Cambridge University Press, 2003, x-236 pages.

Andrew R. DYCK, professeur à l'Université de Californie (Los Angeles), est un cicéronien confirmé, qui a commenté également le *De officiis* (Ann Arbor, 1996) et le *De legibus* (Ann Arbor, 2004). À la différence de ces deux traités, le *De natura deorum* a déjà fait l'objet d'un volumineux commentaire en langue anglaise, celui d'A. S. PEASE (2 vol., Cambridge, Mass., 1955-1958). A. R. DYCK n'a pas cherché à remplacer, mais à compléter le travail de son compatriote et prédécesseur (préface, p. x). Il a pensé d'abord aux étudiants, qui lisent ce traité pour la première fois et que le commentaire de PEASE peut dérouter par son caractère surabondant et ses citations massives. Il a voulu également tenir compte des progrès accomplis par la recherche depuis les années 50, concernant notamment les questions philosophiques et l'histoire du texte. Enfin, alors que PEASE se focalise sur les détails, il a souhaité éclairer ses lecteurs sur l'architecture d'ensemble de l'œuvre et le développement de l'argumentation. Dans ces différents domaines, A. R. DYCK a pleinement atteint son objectif et fourni un travail solide, qui rendra de grands services.

L'introduction fait clairement le point sur les différentes questions abordées : la théologie épicurienne, la date du *De natura deorum*, les deux versions successives qu'a connues le traité, la mise en scène et les personnages, les sources, la langue et le style, l'influence à travers les siècles et enfin l'établissement du texte. On regrettera simplement qu'A. R. DYCK n'ait pas développé davantage ce qui concerne la théologie épicurienne. Il aurait pu évoquer dès son introduction une question fort débattue ces dernières années, celle du degré de réalité qu'il convient d'accorder aux dieux épicuriens : faut-il y voir des êtres réels ou de simples constructions de l'esprit humain ? (cf. p. 124 et 128, où l'auteur penche pour la première hypothèse). P. 7, A. R. DYCK considère comme une « énigme » (*puzzle*) le fait que Cicéron réclame à Atticus le traité *Des dieux* de l'Épicurien Phèdre (*Att.* XIII, 39, 2, du 16 août 45) alors qu'il a déjà commencé à écrire sa réfutation de la théologie épicurienne (voir *Att.* XIII, 38, 1, du 15 août 45). L'énigme disparaît si l'on considère avec J. BEAUJEU qu'*Att.* XIII, 38, 1 (*Ante lucem cum scriberem contra Epicureos*...) concerne en fait les *Tusculanes* et que la rédaction du *De natura deorum* n'a commencé qu'un peu plus tard (voir Cicéron, *Correspondance*, tome VIII, *CUF*, Paris, 1983, p. 221 et 313).

Le texte latin fourni p. 23-53 est celui de l'édition AX (Bibl. Teubner, 1933), avec une quarantaine de modifications répertoriées p. 18-19. Dans son commentaire (p. 54-203), A. R. DYCK s'attache principalement au contenu philosophique du traité, tout en accordant une grande attention aux questions de langue et de style et en fournissant les précisions historiques indispensables. Si, en règle générale, ce commentaire nous a paru pertinent et bien informé, nous signalerons tout de même quelques points qui peuvent prêter à discussion. P. 71 : Cotta n'était pas le *pontifex maximus*, il était simplement pontife (voir II, 168, et III, 5). P. 90 et 93 : il nous paraît difficile d'accorder au *nam* des §§ 27 et 28 une valeur autre que copulative (« Quant à Pythagore ... », « Quant à Parménide ... »). P. 91 : à propos de l'omniscience divine, on peut faire remarquer qu'elle semble aller de soi pour les trois interlocuteurs principaux du dialogue : l'Épicurien Velleius (I, 28), le Stoïcien Balbus (II, 77) et l'Académicien Cotta (III, 38 ; III, 78 ; III, 90). P. 119 : la traduction d'*innatus* (§ 44) par « inborn, innate » nous paraît critiquable. Dans la doctrine épicurienne, les prénotions ne sont pas des idées innées, mais elles se développent *naturellement* dans l'esprit. P. 195-196 : si l'on compare *nat. deor.* I, 116 avec Sextus Empiricus, *Aduersus mathematicos*, IX, 123-124 (= SVF II, 1017),

on constate que pour Cicéron *pietas* est l'équivalent de oJsiovth~ et *sanctitas* l'équivalent d' εὐσέβεια (pour la définition de ces vertus, voir aussi Diogène Laërce, VII, 119 ; SVF III, 264 ; III, 273 ; III, 660).

Un appendice sur la prose rythmique, une abondante et utile bibliographie et enfin trois index complètent heureusement ce volume. Nous conclurons en souhaitant qu'A. R. Dyck donne prochainement un travail de même qualité sur les livres II et III du *De natura deorum*.

François Guillaumont.

Cicero : *On diuination*, book I, translated with Introduction and Commentary by D. Wardle : Clarendon Ancient History Series, Oxford, 2006, 469 pages (avec index).

Cette traduction, suivie d'un commentaire analytique dense, ne comporte pas de texte latin. On déclare utiliser les excellentes éditions de Timpanaro et Schäublin (1988-1991), elles-mêmes tributaires des travaux d'Ax et Giomini, (cf. Timpanaro, p. xcvii s.) ; aussi bien la paléographie révèle-t-elle peu de zones d'ombre majeures, et autorise-t-elle peu de « gains ». Il est regrettable toutefois de ne pas produire le texte latin en marge de la traduction. La traduction elle-même est attentive et claire, aussi bien pour le catalogue doxographique initial que pour les *exempla* narratifs. On observera que l'anglais permet une transcription simple des concepts religieux, *portent*, *prodigies*, *extispicy*, etc.

L'introduction était importante, compte tenu de la problématique récurrente — sur la date d'élaboration et de publication — sur les sources philosophiques. Les données chronologiques « classiques » sont reprises avec netteté (p. 39 s.) ; on adhérera à l'idée d'une composition globale haute, confirmée par l'autobiographie cicéronienne (hiver 45-44), avec divers rajouts et strates postérieurs aux ides de mars, la « publication » intervenant entre avril et juillet 44. L'allusion « divinatoire » à Deiotarus, peu dangereuse, est sujette à interprétations divergentes. La « forme et structure » (pp. 20-21) est traitée 'a minima', compte tenu de la réception cicéronienne du dialogue « socratique » (cf. André, J.-M., *La philosophie à Rome*, pp. 67-70). Il est vrai que la *diuisio* précise des pp. 21-23 utilise judicieusement les *partitiones oratoriae*.

Les sources, techniques et philosophiques, qui circonscrivent la bibliographie ancienne (p. 28 s.) centrent l'attention sur Posidonius et Cratippe, en récusant l'idée d'un « elaborate patchwork of different sources ». Cicéron, qui n'explicite pas les sources de son dialogue, n'est ni un simple traducteur, ni un amalgameur — on le concédera à Wardle. L'éditeur a raison de souligner (p. 33) que les éléments posidoniens et non-posidoniens sont délicats à cerner, et que le « tout Posidonius » de Reinhardt est suspect, les contaminations avec le platonisme — au sens large — n'étant pas exclues (par ex. pour I.109-116, pp. 34-35). Reste que la dimension historiographique des sources, le corpus des *exempla*, pourraient être mieux dominés, exemples grecs plus ou moins présents dans les catalogues des philosophes (oracles, présages, rêves), exemples latins, *antiqua* ou *recentiora*. Cicéron se réfère à sa doctrine des « exemples », et aux divisions classiques, *domestica/externa*, etc. L'auteur, qui renvoie à plusieurs annalistes, dans son commentaire, n'a pas utilisé systématiquement Peter, Herr, et Rambaud, *Cicéron et l'histoire...*, p. 25 s. Le lien entre l'histoire légendaire, celle des *fabellae commenticiae*, pourrait être approfondi, dans le cadre de la réfutation sceptique — ultérieure —, et, d'une manière générale, la théologie « tripartite » de Varron citée allusivement, a été minorée : elle apporte le consensus civique au fidéisme du livre I.

Le commentaire, fractionné, est de bonne qualité : il serait plus lisible si les paragraphes des syntagmes étaient précisés. Dans la doxographie, les références à Zénon, Chrysippe sont exactes, mais un peu minces (manque l'utilisation de *St. V. Fr.*, absents de la bibliographie comme les *Epicurea* d'Usener). La connaissance de l'épicurisme est du reste sommaire, surtout celle de l'épicurisme romain et de l'épicurisme campanien, qui a sa théologie (Philodème est ignoré, comme les travaux de l'école de Gigante). On notera un effort, plus ou moins heureux, pour exploiter l'*Oneirokritikon*, à propos de la théorie du rêve divinatoire (p. 209, 219, 259 — référence de p. 423 pour I.132). Aux réserves près que l'on peut formuler pour le maniement de l'historiographie chez Cicéron, les notices prosopographiques, appuyées sur la RE, sont précises.

La bibliographie, mal distribuée, sacrifie les recherches françaises, allemandes, italiennes. Un index étendu, fort utile, facilite la consultation de l'ouvrage.

Jean-Marie André.

Ovidio, *Metamorfosi*, volume II, Libri III-IV, a cura di Alessandro Barchiesi e Gianpiero Rosati, traduzione di Ludovica Koch : Fondazione Lorenzo Valla, Araldo Mondadori editore, 2007, 334 pages.

Voici le second volume d'une œuvre de longue haleine patronnée par la Fondation Valla. Nous disposons donc du texte repris à neuf occurrences près pour les livres III et IV de la récente édition Tarrant (Oxford, 2004), puisque les commentateurs partagent de plus en plus les tâches avec d'autres éditeurs auxquels ils font confiance. Mais il est tout à fait important que nous soit donnée ici une liste de manuscrits de trois pages. La bibliographie est dans l'ensemble anglo-italienne, sans doute parce que Alessandro Barchiesi, complètement américanisé, ne se soucie guère de la langue française avec laquelle il entretient des relations un peu difficiles, ce qui n'est d'ailleurs pas le cas, au contraire, avec son coauteur Gianpiero Rosati.

Systématiquement, je ne dirai rien de la traduction italienne, que je comprends bien, mais qui n'est pas écrite dans ma langue maternelle. L'introduction d'A.B. au livre III est tout à fait équilibrée. Pour Cadmus, la bibliographie est sérieuse et suit le personnage jusque chez Nonnos. L'épisode d'Actéon est précisément étudié jusque dans ses petits détails. On passe ensuite à Sémélé. Pour Narcisse, la fleur est poursuivie dans toutes ses présences ; et l'utilisation des travaux de G. Rosati est excellente. Quant à Penthée, qui sort des bacchantes d'Euripide, il fait l'objet de bonnes analyses. Le commentaire du livre IV, très fouillé, appartient à G.R. Persée, les Myniades, Pyrame et Thisbé, Hermaphrodite, Leucothoé, etc. sont étudiés dans leurs métamorphoses avec une bonne bibliographie, et surtout le souci de précisions très diverses, littéraires, linguistiques, mythologiques, etc. Il nous reste à attendre la suite avec espoir.

Simone Viarre.

I frammenti degli oratori romani dell'età augustea e tiberiana. Parte seconda : *Età tiberiana* (Minima Philologica. Serie Latina 4) a cura di Andrea Balbo : Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2007, t. I-II, xxv-590 pages.

Prenant la suite des *O.R.F.* de l'époque républicaine rassemblés par H. Malcovati, A. Balbo poursuit et achève l'entreprise qu'elle avait commencée avec la publication en 2004 des fragments des orateurs de l'époque augustéenne. Rendant compte de ce premier ouvrage dans la *R.E.L.* 84 (2006) p. 315, M. Ducos concluait : « Il faut souhaiter qu'il soit prolongé par la parution rapide du volume suivant. » Voilà qui est fait. Mieux : tenant compte des critiques faites à l'édition du premier volet (et corrigées, semble-t-il, dans la nouvelle édition de celui-ci en 2007, que nous n'avons pas vue), l'auteur propose ici une présentation rendue plus commode par une numérotation progressive des orateurs (et des fragments) et par une simplification de la consultation bibliographique.

Ce ne sont pas moins de 189 fragments, numérotés en continu, de 56 orateurs actifs sous le règne de Tibère qui sont présentés ici, répartis en trois groupes : une série A de 42 orateurs pour lesquels nous disposons à la fois de fragments et de témoignages ; une série B de 8 orateurs connus seulement pour être cités et mentionnés dans les sources en même temps que des orateurs de la série A ; et une série C de 6 orateurs : 4 mentionnés dans les sources mais dont aucun fragment n'a été conservé, et 2 dont l'activité oratoire elle-même est douteuse. Même à ne s'en tenir qu'aux orateurs de la série A, l'enrichissement est considérable par rapport à la dernière édition des fragments d'orateurs du Haut Principat, celle de Meyer en 1842 : 29 (sur 42) n'y étaient même pas mentionnés, et les fragments des autres étaient en moins grand nombre que ceux rassemblés par A. Balbo. Un seul absent, de marque : Cremutius Cordus. A. Balbo s'explique en introduction (p. xix-xx) sur la raison de cet ostracisme, de manière, à notre avis, peu convaincante. Sa réticence s'inscrit dans la défiance en laquelle elle tient Tacite (p. xiv-xviii) en raison de l'abondante littérature consacrée à la « fiabilité » des discours rapportés par cet auteur, même si, sagement, elle choisit finalement de ne pas les exclure des fragments d'orateurs. Sauf donc Cremutius Cordus.

La présentation de ces fragments est exemplaire. Pour chacun des orateurs, classés autant que possible par ordre chronologique, sont mentionnés, dans l'ordre : les références aux éditions de fragments antérieures (quand elles existent), une bibliographie spécifique, les renseignements biographiques ; ensuite sont rapportés, en latin sur la page de gauche et en traduction sur la page de droite, les témoignages (**T)** le concernant, puis les fragments (**F**) conservés, suivis du contexte dans lequel se trouvent ces fragments (avec apparat critique) ; enfin vient le commentaire, général et fragment par fragment. Selon l'importance et le nombre de ceux-ci, chaque rubrique occupe de 2 à 130 pages (pour Tibère), la moyenne se situant autour de la vingtaine de pages. L'ouvrage s'achève, avant l'index des passages cités (plus de mille), par une bibliographie de 32 pages très complète et à jour, l'auteur signalant honnêtement (p. xx, n. 28) les quelques ouvrages, pour la plupart tout récents, qu'elle n'a pu utiliser. La bibliographie distingue : les instruments et ouvrages généraux ; les éditions, traductions et commentaires de textes, auteur par auteur ; les travaux.

Les chiffres qui précèdent donnent une idée de l'ampleur du travail accompli et de la minutie de celui-ci. L'excellence de l'ouvrage reste entière en dépit de quelques scories. Notons que certaines des éditions utilisées pour la collation des fragments ne sont pas les meilleures : ainsi pour Asconius, pour [César], *Guerre d'Afrique*, pour Cassius Dion, pour Valère Maxime. Et, curieusement, si la bibliographie finale distingue bien *Seneca Maior* et *Seneca philosophus* (p. 541), le

conspectus siglorum ignore Sénèque le philosophe, si bien que le lecteur ne sait pas sur quelle édition se fondent les citations de celui-ci, et les références se font à « Sen. », sans plus, la distinction entre les deux ne pouvant se déduire que de la référence à l'œuvre. C'est ainsi que les trois premiers témoignages renvoient à Sénèque le rhéteur et le quatrième au philosophe, sans qu'on daigne les distinguer.

Broutilles, assurément, que ces menues imperfections, au regard de ce qui demeure essentiel : le remarquable outil que A. Balbo met à la disposition des chercheurs.

Paul M. Martin

Asconius, *Commentaries on Speeches by Cicero*, translated with Introduction and Commentary by R.G. Lewis (revised by J. Harries, J. Richardson, C. Smith & C. Steel), Clarendon Ancient History Series : Oxford, Oxford University Press, 2006, xxiv-358 pages.

La piété de quatre collègues de R.G. Lewis a permis d'éditer cet ouvrage qu'il avait laissé pratiquement achevé à sa mort en 2001. Ils ont ainsi rendu un signalé service à la latinité et, plus généralement, à l'*Altertumwissenschaft*. Car les commentaires d'Asconius à cinq discours de Cicéron (deux conservés : *In Pisonem* et *Pro Milone ;* trois dont il ne reste que des fragments : *Pro L. Aemilio Scauro (de ambitu)* en 54, *Pro Cornelio* en 65 et *In toga candida* en 64) sont surtout précieux pour la mine de renseignements sur l'actualité qui entoure chacun de ces discours et pour la remarquable connaissance du droit législatif et judiciaire qu'y manifeste le commentateur. On ne saurait donc trop se féliciter de les voir présentés, édités et longuement commentés (sur 114 pages en caractères 10), par l'un des meilleurs spécialistes anglo-saxons. Son travail renouvelle efficacement celui de S. Squirres publié en 1990 et il vient utilement compléter le commentaire historique d'Asconius fait par B.A. Marshall en 1985.

Pour être brève, l'introduction n'en est pas moins utile, non par le rappel qu'Asconius rédigea sans doute ces commentaires vers le milieu du 1er siècle ap. J.-C. à l'intention de son fils — toutes choses connues par ailleurs — que par la revue systématique des sources qu'il dit expressément avoir utilisées et des lieux de Rome évoqués ou décrits par le commentateur.

Suivent le texte — que, contrairement aux usages de la collection, les directeurs de celle-ci ont eu la bonne idée de reproduire — et, en regard sur la page de droite, la traduction en anglais des cinq commentaires dans l'ordre où ils se présentent dans la tradition manuscrite (*In Pisonem*, *Pro Scauro*, *Pro Milone*, *Pro Cornelio*, *In toga candida)*, qui n'est pas l'ordre chronologique. Autant que puisse en juger un lecteur étranger, la traduction est soignée, presque trop apprêtée parfois pour un texte qui n'est pas d'une latinité très raffinée. Ce qui est plus gênant, c'est que le texte latin (et l'apparat critique) n'est pas celui, canonique, de l'édition de T. Stangl (Vienne, 1912), mais celui de l'édition de A.C. Clark (Oxford, 1907), sous prétexte qu'il est plus facilement accessible aux lecteurs anglo-saxons. Argument de peu de poids : s'il est si facilement accessible, pourquoi le reproduire ici ? Gageons que, si l'édition de Clark n'avait pas paru aux presses universitaires d'Oxford, ce n'est pas elle qui aurait été retenue. L'intérêt éditorial a pris ici le pas sur le souci scientifique. Non que l'édition Clark soit mauvaise : les variantes avec celle de Stangl sont peu nombreuses et peu importantes. Mais, outre que prétendre privilégier l'intérêt des lecteurs de langue anglaise sur les autres est passablement discourtois à l'égard des non-anglophones, l'inconvénient majeur de ce choix

éditorial est que les cotes de références du texte d'Asconius ne sont pas les mêmes. Au moins aurait-il fallu un tableau de correspondance entre les deux éditions.
C'est la seule véritable critique qu'on puisse faire à cet ouvrage pour le reste irréprochable. Commenter un commentaire n'est pas chose aisée ; le risque est grand de tomber sous l'ironie de Montaigne : « Nous sommes tous à nous entregloser ». R.G. Lewis s'en tire à merveille : aucune de ses notes n'est une redite ou une amplification d'Asconius ; au contraire, il sait fort bien mettre en évidence la valeur de tel ou tel renseignement donné par le commentateur latin. Il est servi pour cela par une bibliographie irréprochable : la seule lacune perceptible serait peut-être la récente réédition de la *Chronologia ciceroniana* de N. Marinone par E. Malaspina, Bologne, 2004 ; mais il est vrai que le commentaire d'Asconius n'offre guère matière à contestation chronologique. À l'intention des étudiants avancés — public visé théoriquement par la collection — un glossaire des termes politiques et institutionnels est proposé, simple et complet, ainsi qu'un index des noms de personnes (avec, pour chaque personnage, une petite « fiche » biographique) et la liste des lois et *rogationes* citées par Asconius (elles aussi accompagnées d'une fiche explicative). L'ouvrage s'achève par un index général, où se retrouvent les noms de personnes et les termes du glossaire déjà mentionnés, mais aussi d'autres personnages et des entrées nouvelles, comme *corn* ou *daggers*.

Pour conclure, nous dirons que nous avons là un livre utile, précis, minutieux : une édition des commentaires d'Asconius aux discours de Cicéron qui est sans conteste la meilleure et qui, à notre sens, n'est pas près d'être surpassée.

Paul M. Martin.

M. Valerii Martialis, *Liber Spectaculorum*, edited with Introduction, Translation & Commentary by Kathleen M. Coleman : Oxford, Oxford University Press, 2006, lxxxii-322 pages (2 *indices*, 5 tableaux, 2 cartes et 30 illustrations).

Si l'établissement du texte des *Épigrammes* de Martial ne pose aux modernes que de rares problèmes éditoriaux, il n'en va pas de même du *Liber spectaculorum*, dont la tradition manuscrite est notoirement éparse et fragmentaire. Il convient donc de saluer la parution de l'ouvrage de Kathleen Coleman à plus d'un titre : il offre au chercheur une édition critique d'une grande clarté et prend toute sa place dans l'essor exégétique des études martialiennes, qui voient paraître très régulièrement l'un des livres des *Épigrammes* commenté *separatim* à la lumière des recherches les plus récentes. Il ravira les spécialistes en ce qu'il formule avec une remarquable acuité les problèmes sur lesquels ils pourront longtemps encore exercer leur ingéniosité et leur érudition.

L'introduction est d'une très grande qualité. K. Coleman y retrace de manière détaillée la tradition manuscrite du *Liber spectaculorum*, analyse les particularités de la structure du recueil, l'absence flagrante de l'*ego* auctorial si prépondérant dans le reste de l'œuvre de Martial au profit d'un *nos* collectif, et tente enfin d'identifier qui, de Titus ou Domitien, est le « César » auquel s'adresse l'épigrammatiste. Les témoignages bien connus de Suétone (*Tit.*, 7, 3) et, surtout, de Dion (66, 25) qui relatent le programme des jeux offerts par Titus lors de l'inauguration de l'amphithéâtre flavien en 80 concordent parfaitement avec la majeure partie des spectacles décrits par Martial ; la procession des délateurs exilés (*Spect.* 4) est évoquée par Pline le Jeune (*Pan.* 35, 4) comme une mesure prise par Titus et renouvelée par Trajan. Que Titus soit le dédicataire du *Liber spectaculorum* est

donc hautement probable. Mais K. Coleman identifie également quelques épigrammes dont le dédicataire pourrait cette fois être Domitien. L'évocation, à deux reprises, des sanglants exploits d'un rhinocéros (*Spect.* 11 [9] et 26 [22-23]) est rapprochée de l'émission par Domitien, en 84 ou 85, d'un *quadrans* représentant un rhinocéros ; K. Coleman suppose que la présence de cet animal sur cette menue monnaie était destinée à véhiculer rapidement et largement le souvenir des jeux où se serait illustré « le » rhinocéros de Domitien (dont on trouve mention en *Épigr.*, 14, 53 associé aux termes « *harena* ***domini*** »). L'hypothèse est soutenable, mais, comme le reconnaît elle-même K. Coleman, rien ne garantit qu'un rhinocéros n'ait pas également fait partie du bestiaire des jeux de Titus. Plus forte me paraît l'épigramme (*Spect.* 20 [17]) avancée par K. Coleman, relatant la proskynèse apparemment spontanée d'un éléphant devant César ; l'animal, explique Martial, « reconnaît lui aussi en toi notre dieu. » L'objection invoquant le témoignage de Pline l'Ancien (*NH. Praef.* 11) où le naturaliste compare habilement Titus à un dieu s'avère, à mes yeux, plutôt faible. La présence très forte du possessif « ***nostrum*** *... deum* » chez Martial dépasse l'évocation topique du *numen* impérial et correspond parfaitement à l'exigence inédite qu'avait formulée Domitien de se faire appeler « *dominus et deus* » (Suét., *Dom.*, 13, 2). Par ailleurs, Juvénal (*Sat.*, 4, 69-71) rapporte avec quelle délectation Domitien recevait les flatteries les plus grossières concernant la reconnaissance de son caractère divin par les animaux eux-mêmes (en l'occurrence le fameux turbot). Si on le rapproche des cinquième et huitième livres des *Épigrammes* dédiés à Domitien, *Spect.* 20 [17] reflète très fidèlement le ton adopté par l'épigrammatiste sous l'ère domitienne lorsqu'il s'adressait à son « seigneur et dieu ». Quoi qu'il en soit, K. Coleman avance des raisons suffisantes pour envisager l'hypothèse selon laquelle le *Liber spectaculorum* serait le fruit d'une recomposition par Martial de ses *libelli* de circonstance rédigés antérieurement à l'occasion des jeux donnés par l'un puis l'autre empereur, afin d'honorer la munificence de la *gens Flauia*.

Chaque épigramme est ensuite étudiée isolément. Le texte latin, accompagné d'un apparat critique positif, est suivi d'une traduction anglaise et d'une introduction générale. Puis vient le commentaire vers à vers, très érudit, où l'on trouvera nombre de *realia*, de parallèles littéraires tant en latin qu'en grec, de discussions sur les choix éditoriaux (leçons ou conjectures) ainsi que trente illustrations fort bienvenues. Dans l'ensemble, K. Coleman adopte une ligne raisonnablement conservatrice dans l'établissement de son texte, mais il lui arrive ponctuellement d'accorder sa préférence à quelques conjectures modernes dont certaines sont pour le moins discutables. Citons les plus flagrantes. Au vers 3 de l'épigramme 22 [19] relatant la mort d'un taureau opposé à un éléphant, K. Coleman résout la *crux* des manuscrits « *cornuto †adore†* » en lui substituant la conjecture de Nisbet « *cornuto dente* » qui ne saurait faire sens sans faire grandement violence à l'acception de l'adjectif *cornutus*. Sa place aurait donc dû se trouver dans l'apparat critique, parmi les autres tentatives plus ou moins soutenables (« *cornu truciore* », proposé par Lindsay, repose sur un comparatif très douteux ; « *cornu maiore* », dû à Gilbert, est d'une latinité tellement parfaite que sa limpidité même explique mal la corruption) et non dans le texte retenu. Ce sont les conjectures de Friedländer (« *curnuto ut ab ore* ») ou, mieux encore, d'Izaac (« *cornuto et ab ore* ») qui rendent le plus économiquement compte de la corruption tout en présentant un sens satisfaisant. Le second et dernier vers de l'épigramme 25 [21 b] présente un cas similaire : l' « ourse » conjecturée par Housman sort de terre pour « aller quérir » Orphée de la part d'Eurydice (« *ursam acciturum* », Watt, 1994). Cette conjecture, bien invraisemblable, aurait eu toute sa place dans l'apparat critique aux côtés des autres actions successivement prêtées à l'ourse d'Housman. Contrairement à ce

qu'affirme K. Coleman, la leçon donnée par le manuscrit T (« *uersa miramur* ») ne présente aucune « corruption évidente », mais, quelles que soient la ponctuation et les menues corrections adoptées, la « pointe » de l'épigramme est d'une platitude extrême, en ce qu'un Orphée sortant de terre par un astucieux artifice mécanique n'a aucune commune mesure avec les *mirabilia* relatés dans le *Liber spectaculorum*. L'épigramme serait-elle lacunaire ? Personne ne semble avoir formulé cette hypothèse, qui mériterait pourtant d'être envisagée. D'autres points nourriront encore les débats des spécialistes, mais il s'agit là de corruptions bien connues ou de lacunes évidentes avec lesquelles la tradition philologique a pris ses habitudes et dont K. Coleman rend fort bien compte. Ainsi, il est parfaitement logique de retenir, comme elle le fait, la leçon du dernier vers de *Spect.* 8 [6b] donnée par les florilèges plutôt que de s'échiner à compléter le vers mutilé du manuscrit T ; de même, « *getulis* » (*Spect.* 4, 3) a tout d'un *locus desperatus* et il était parfaitement raisonnable de le conserver entre *cruces*, tout comme le vers 2 de *Spect.* 32 [27/28], bien que l'habile conjecture de Bücheler eût mérité davantage de considération de la part de K. Coleman.

En définitive, ce livre se distingue par la richesse de son introduction, l'érudition de son commentaire, le choix judicieux de ses illustrations, la qualité de sa bibliographie et la commodité de ses *indices* finaux. Quelques étrangetés évoquées plus haut empêcheront sans doute de considérer que le texte de chaque épigramme y est établi *ne uarietur* et les étudiants de Master devront en être avertis. Néanmoins, les très grandes qualités du travail de K. Coleman en feront très rapidement un ouvrage de référence pour tout chercheur martialien.

Stéphane Itic.

M. Valerii Martialis, *Epigrammaton liber tertius*, Introduzione, edizione critica, traduzione e commento a cura di Alessandro Fusi (Collection « Spudasmata », n° 108) : Zurich-New York, Georg Olms, 2006, 580 pages, 1 tableau, 1 index.

La vigueur des études martialiennes est telle que presque chaque livre de ses *Épigrammes* a vu paraître, au cours des dix dernières années, une édition critique commentée à lui dédiée. Il manquait encore au livre III une édition de ce type et c'est cette lacune que vient brillamment combler le travail d'Alessandro Fusi. Il s'agit en effet d'un ouvrage de très haute qualité scientifique dont la grande utilité ne manquera pas d'être reconnue par la communauté des chercheurs martialiens.

Résurgence d'une pratique universitaire transalpine que l'on aurait pu croire révolue, l'ouvrage est préfacé par le directeur de recherche d'A. Fusi, Piergiorgio Parroni. Dans son avant-propos intitulé « Commenter Martial », celui-ci, soucieux de mettre en valeur les qualités du travail de son disciple, passe en revue les récentes éditions commentées des livres de Martial et les juge à l'aune de sa conception du commentaire idéal, distribuant bons et mauvais points. On pourra certes adhérer à certaines remarques de bon sens, mais on sera en droit de regretter le ton péremptoire de cette « publicité comparative » dont le livre n'avait guère besoin pour se défendre lui-même.

L'introduction proprement dite commence par mettre en lumière ce qui caractérise le livre III, à savoir qu'il s'agit du seul livre des *Épigrammes* qui ait été composé en Gaule cisalpine, Martial ayant profité de l'invitation de l'un de ses protecteurs pour prendre quelques distance avec Rome et les fatigues de la vie de client qu'il y menait. A. Fusi suppose à juste titre que ce fut l'abolition par Domitien de la *sportula* monétaire (d'un montant de cent *quadrantes*) et son

remplacement par la restauration de la *recta cena* à la discrétion du *patronus* qui poussa Martial à fuir pour un temps ces banquets inégaux dont Juvénal donnera la peinture la plus achevée dans sa Satire V. C'est, par ailleurs, l'une des principales raisons qui conduisent A. Fusi à situer la publication du livre III au cours de l'année 88. A. Fusi se penche ensuite sur la question de l'identité de l'hôte chez qui Martial est allé chercher quelque repos et conclut qu'il s'agit, selon toute vraisemblance, de Faustinus, l'un des dédicataires du livre III. Le savant désordre thématique et structurel du livre III est ensuite analysé, d'où il ressort que ce dernier se subdivise en deux parties inégales (2/3-1/3) : les deux premiers tiers entremêlent, sur le principe de la *uarietas* des thèmes, des mètres et des proportions, les épigrammes dédicatoires ou encomiastiques, les vicissitudes de la vie de client, les misérables *rectae cenae*, les sarcasmes à l'encontre de divers personnages-types (l'*impurus ore*, le parvenu, le dépensier, le « snob »...), tandis que le dernier tiers, après le « proème interne » que constitue l'épigramme 68, rassemble exclusivement les épigrammes obscènes, ce qui est un cas unique dans les *Épigrammes* (à l'exception du livre VIII, où celles-ci sont totalement évacuées). A. Fusi présente ensuite la tradition manuscrite médiévale et humaniste du texte de Martial avec d'autant plus d'aisance et de clarté qu'il a lui-même collationné une nouvelle fois tous les témoins du livre III, soit par autoscopie directe, soit sur microfilms. Ce travail fut loin d'être inutile car il a permis à A. Fusi de préciser, à la suite de M. Citroni, les rapports de filiation entre les représentants des désormais bien connues « trois familles » (notamment pour ce qui concerne la troisième : E, A, X, V et G, B, C) et de corriger quelques approximations dans l'apparat de Lindsay (voir p. 97-100). Quoi qu'il en soit, A. Fusi s'est refusé, avec raison, à ajouter ses propres conjectures à celles qui existent déjà, préférant établir avec rigueur et fermeté un texte que l'on pourrait qualifier de « standard » dans lequel le chercheur martialien retrouvera sans peine ses marques, quelle que soit l'édition qu'il utilisait antérieurement ; le tableau synoptique des divergences éditoriales donné en fin de volume en est d'ailleurs le témoin.

Chacune des cent épigrammes du livre III est ensuite commentée *separatim*. On y trouve le texte latin accompagné d'un apparat critique positif très complet, immédiatement suivi d'une traduction italienne que l'auteur a voulue très proche de l'original latin d'un point de vue littéral, renonçant traduire certains effets de paronomase ou de syllepse difficiles à conserver sans s'autoriser quelques licences ; ces effets sont toutefois signalés dans le corps du commentaire. Après une introduction systématiquement aussi ramassée que possible commence le *commentarius perpetuus*, dont la richesse, la densité et l'érudition dépassent les limites imparties à une recension. A. Fusi accorde une attention toute particulière aux sources littéraires et aux abondantes réminiscences poétiques présentes dans l'œuvre de Martial, examine tour à tour les questions de style, de lexique et de métrique, sans oublier la prosopographie et les *realia*, et discute, lorsqu'il y a lieu, les diverses interprétations qui ont été avancées à propos d'un tour, d'un vers ou d'un nom particulier.

Qu'il soit poéticien, métricien, grammairien, philologue, historien ou simple *uiator* qu'une référence glanée ailleurs aura conduit à s'arrêter au livre III, le chercheur trouvera dans l'ouvrage d'A. Fusi une multitude de renseignements aussi précieux que sûrs qui nourriront ses propres travaux. Qui plus est, le juvénalien que je suis a été comblé de voir que les correspondances thématiques entre l'illustre satirique et son aîné épigrammatiste ont été dûment mentionnées et analysées ; il manquerait, éventuellement, un aperçu sur leur usage commun des hellénismes, mais ce thème excèderait sans doute l'objectif d'un commentaire. Par ailleurs, il est certains cas où l'information s'avère surabondante (*pace* P. Parroni) au regard de

l'enjeu exégétique (*e. g.* p. 323-324 sur la férocité proverbiale du tigre), mais ce type de *copia* ne constitue pas réellement un défaut à mes yeux. Le seul reproche que l'on pourrait légitimement formuler concerne la mise en page : *perpetuus*, ce commentaire l'est jusque dans sa manière de lemmatiser ; nul saut de ligne, nulle particularité typographique ne signalent de manière visuellement évidente au lecteur à la vue déclinante ou simplement fatiguée quel vers ou quel mot est commenté (de fait, l'entrée de commentaire n'est matérialisée que par un minuscule alinéa qu'il faut parfois scruter dans des blocs de texte singulièrement denses). L'usage des caractères gras et/ou du saut de ligne, très fréquent dans les éditions de ce type, aurait sensiblement augmenté le confort de lecture sans pour autant provoquer une inflation démesurée du nombre de pages. Mais ce n'est là qu'un désagrément mineur au regard de l'immensité des services que cet ouvrage rendra à la communauté des spécialistes et des chercheurs martialiens.

Stéphane Itic.

Marco Fucecchi, *Una Guerra in Colchide. Valerio Flacco*, Argonautiche *6, 1-426. Introduzione, traduzione e commento a cura di Marco Fucecchi* : Edizioni ETS, Pisa, 2000, 387 pages.

Et un de plus ! Les *Argonautiques* de Valérius Flaccus, naguère encore délaissées par la critique, croulent à présent sous les commentaires. Celui que propose M. Fucecchi de la première moitié du chant VI est en fait le quatrième sur ce chant, après ceux de H. J. Wijsman (Leyde-Boston-Cologne, 2000), de Th. Baier (Munich, 2001) et le commentaire intégral de F. Spaltenstein (Bruxelles, 2005), auxquels il faut ajouter l'étude de P. Schenk sur le thème de la guerre dans les *Argonautiques* (Munich, 1999), largement consacrée à ce même chant (dont le sujet est, rappelons-le, la guerre menée par les Argonautes alliés aux Colchidiens contre les Scythes afin de mériter la toison d'or que le perfide Eétès a mensongèrement promise aux Grecs en échange de leur appui). Le record établi par le chant VII de la même épopée (quatre commentaires récents en comptant celui de F. Spaltenstein) est donc désormais égalé. Dans son introduction, M. Fucecchi explique la genèse de cet ouvrage. Il avait publié antérieurement un commentaire de la seconde partie de ce chant VI (*La τειχοσκοπία* e l'innamoramento di Medea. Saggio di commento a Valerio Flacco, Argonautiche, *6, 427-760*, Pise, 1997) ; il s'agissait à vrai dire la partie la plus « originale » de ce chant guerrier : on y voit Médée tomber graduellement amoureuse de Jason à la vue de ses faits d'armes, et les scènes de combats y alternent heureusement avec la peinture des états d'âmes de la princesse. Après cela, l'universitaire italien a songé à compléter son travail en s'intéressant à la première partie, purement « guerrière », de ce même chant (relatant les préliminaires et la première phase de la bataille), mais le souci de prendre en compte les acquis des travaux précités l'a incité à différer la publication de son propre commentaire des v. 1-426, qu'il nous livre donc aujourd'hui. Ce délai lui a aussi permis de consulter l'édition de G. Liberman dans la C. U. F. (Paris, 2002), mais il ne semble pas avoir pris connaissance de la traduction commentée de J. Soubiran dans la B.E.C. de Peeters (Louvain-Paris, 2002). Compte tenu de l'abondance des éditions antérieures, M. Fucecchi, n'a pas jugé utile de revoir lui-même les manuscrits, et a choisi entre les leçons de ses devanciers celles qui lui paraissaient les plus crédibles au cas par cas. Il n'a, dans l'ensemble, que rarement suivi G. Liberman lorsque celui-ci s'éloigne des éditeurs antérieurs : par exemple, v. 247 où il reprend

la leçon *linquuntur* du manuscrit *C* de Carrion (dont G. Liberman a réévalué l'importance), contre la leçon *tinguuntur* des autres mss. et éditeurs. Le plus souvent, M. Fucecchi suit le texte de l'édition Teubner la plus récente, celle de W.-W. Ehlers (Stuttgart, 1980), et parfois, celle de la précédente édition Teubner, d'E. Courtney (Leipzig, 1970) : cf. 125, *dictus* ; 385, *protulit* ; 389, *ab agmine* ; 422, *excipit* ; 209, *constitit*. Il lui arrive quelquefois de défendre le texte transmis par les mss. contre les principaux éditeurs (cf. 57, *collegerat* ; 214, *et* ; 300, *atque* ; 303, *nunc* ; 404, *parentis*). Tous ces choix sont expliqués dans les notes, sans faire l'objet d'un apparat critique spécifique.

L'introduction est consacrée à une présentation générale de cet épisode guerrier qui est un apport personnel de Valérius Flaccus, absent de sa source principale, les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes. Il en ressort que si la justification majeure de cette innovation est extérieure à la guerre elle-même (il s'agit de faire naître l'amour de Médée de la vue des exploits martiaux de Jason), le poète ne s'en est pas moins efforcé, dans les scènes de combat, de renouveler la topique homérico-virgilienne des récits de bataille en l'enrichissant de motifs nouveaux (dont certains seront du reste repris par ses successeurs comme Silius Italicus) ; le détail du commentaire met aussi parfaitement en relief cette démarche. Ce type d'introduction générale problématisée est au demeurant un plus par rapport aux commentaires antérieurs du même chant. La bibliographie qui suit est sélective mais l'essentiel y est, même si l'on aurait préféré, à sa dernière rubrique un peu « fourre-tout », quelques références supplémentaires sur les *Argonautiques* elles-mêmes. L'ouvrage s'achève par une série d'*indices* : un index des mots latins et un index des noms propres (plus complets que ceux de Wijsman), un index thématique particulièrement bienvenu, et un index des autres textes discutés (très elliptique en revanche ; mais il était difficile ici de faire mieux que l'*index locorum* de Wijsman).

En ce qui concerne le commentaire proprement dit, il est évident qu'une bonne partie du travail avait été effectuée par les commentateurs antérieurs, dont M. Fucecchi ne peut que reprendre les suggestions (il renvoie du reste souvent à ces derniers pour éviter les redites) : c'est notamment le cas de tout ce qui relève du repérage des *loci similes*. Rares sont désormais les réminiscences qui ont échappé à la sagacité des quatre commentateurs successifs de ce chant. Signalons tout de même *Aen.*, III, 28 pour l'organisation générale du v. 247 (cf. J. Soubiran, *ad loc.*). Cela dit, ce commentaire ne fait pas complètement « double emploi » avec les précédents, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il prend en compte leurs suggestions, les confronte et les discute à plusieurs reprises, et apporte donc un éclairage complémentaire sur les questions qui n'ont pas trouvé de solution définitive. D'autre part, le fait d'être consacré à une partie seulement du chant VI pour un nombre de pages supérieur aux autres commentaires lui permet d'être plus complet et plus détaillé. Il est vrai qu'un effet de « gonflement » un peu artificiel est parfois obtenu par de longues citations de textes comportant des *loci similes*, là où les autres commentateurs se contentaient de donner les références (cf. par exemple, v. 175 sq.) : ce type de citation *in extenso* n'est pas toujours utile, et alourdit les notes. Mais l'essentiel n'est pas là. Le commentaire de M. Fucecchi se recommande surtout par ses notes synthétiques, plus détaillées et mieux organisées que celles de ses prédécesseurs. Suivant une démarche de plus en plus répandue parmi les auteurs de commentaires, il procède à un découpage par épisodes, puis, à l'intérieur de ces derniers, par groupe de vers, avec chaque fois une présentation synthétique du passage, avant de passer au commentaire linéaire vers à vers. Cela donne lieu à d'intéressantes notes synthétiques sur tel ou tel thème ou motif (par exemple, ceux de l'apostrophe à la muse, p. 89-90, des anthroponymes, p. 122-123, du vieillard au combat, p. 167-168, des groupes de comparaisons, p. 193-194, du cheval, p. 233) ;

cela donne aussi l'occasion de dépasser l'érudition philologique pour développer des remarques littéraires d'ordre général, comme sur le procédé d'assimilation homme/animal dans ce combat (cf. p. 247). Cette organisation permet, plus globalement, de mieux hiérarchiser l'information en réduisant l'impression de morcellement inhérente au commentaire linéaire : cela peut aider aussi à mieux caractériser la démarche du poète et la genèse intellectuelle de son œuvre, même si l'auteur aurait sans doute pu aller plus loin dans cette voie.

Toutes ces qualités font que cet ouvrage semble avoir atteint son but : le lecteur qui aura besoin d'un commentaire de la première partie du chant VI des *Argonautiques* et qui aura à sa disposition l'ensemble des commentaires consacrés à ce chant ira naturellement voir en premier lieu celui de M. Fucecchi, et se reportera ensuite aux autres pour un complément éventuel d'information (notamment sur les points pour lesquels l'auteur se borne à renvoyer à ces derniers). Cela étant, si le spécialiste de Valérius Flaccus ne peut que se réjouir de l'abondance de commentaires dont il dispose, il aimerait à présent que les aspirants à la rédaction de ce type d'ouvrage se tournent vers d'autres textes moins bien pourvus de ce point de vue, et tout aussi utiles à ses recherches, comme par exemple la *Pharsale* de Lucain...

François Ripoll.

Apuleius Madaurensis. *Metamorphoses. Book I*, Text, Introduction and Commentary by W.H. Keulen, (Groningen Commentaries on Apuleius) : Groningen, Egbert Forsten, 2007, 569 pages avec *index rerum, index nominum et uerborum, index locorum*.

Cet ouvrage volumineux consacré au commentaire linéaire du premier livre des *Métamorphoses* d'Apulée est le dernier volume à paraître dans la série des *Groningen Commentaries on Apuleius* et la qualité de ce travail ne déroge pas à l'excellence des volumes antérieurs. Nous possédons désormais un outil remarquable d'analyse des dix premiers livres du roman d'Apulée.

L'introduction se propose comme objectif de replacer le texte et son commentaire dans un contexte interprétatif plus ample en traitant des quatre points suivants : la section 1 étudie la structure du livre I, le rôle du temps et de l'espace ainsi que la relation de l'œuvre latine à l'*Onos* ; la section 2 analyse la nature programmatique du texte et son usage abondant de la rhétorique ; la section 3 veut démontrer que les personnages font preuve d'une rhétorique déviante, sophistique, dans le cadre d'un banquet dégradé ; la section 4 aborde la question de la physiognomonie et des types de caractère.

L'auteur insiste sur l'atmosphère de comédie et la théâtralité qui règnent dans ce premier livre. Le prologue, à vocation programmatique, insiste sur la rhétorique du plaisir et la notion de charme que W. Keulen évoquent p. 67 sans citer notre thèse où nous avions déjà réalisé cette analyse (voir G. Puccini-Delbey, *Amour et désir dans les Métamorphoses d'Apulée*, coll. Latomus, vol. 274, éd. Latomus, Bruxelles, 2003, p. 115-119).

L'auteur connaît parfaitement toute la bibliographie existante sur le roman qu'il cite abondamment, à l'exception de nombreux travaux en langue française passés sous silence, comme c'est de tradition avec les ouvrages de langue anglaise. À propos du *Quis ille ?* si énigmatique dans le prologue, l'analyse très intéressante de F. Dupont dans *L'invention de la littérature*, Paris, 1994, n'est pas citée. L'auteur montre qu'une topique centrale des *Métamorphoses* est l'opposition entre crédulité et scepticisme, acceptation ou refus des *fabulae* : il aurait pu signaler l'exis-

tence d'un de nos articles sur cette question fondamentale, « Les discours dans les *Métamorphoses* d'Apulée : vérité ou mensonge, ou faut-il croire celui qui parle ? » dans *Discours et débats dans l'ancien roman*, édité par B. Pouderon et J. Peigney, Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2006, p. 141-152. À propos de la figure du *lector* (p. 91), notre article « Figures du narrateur et du narrataire dans les œuvres romanesques de Chariton d'Aphrodisias, Achille Tatius et Apulée » dans *Les personnages grecs du roman grec*, Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2001, p. 87-100, est également ignoré.

W. Keulen fait d'heureuses comparaisons avec la satire, Horace, Juvénal. Il s'arrête sur la figure de l'infortuné Socrate sans citer l'article important de F. Desbordes, « De la littérature comme digression. Notes sur les *Métamorphoses* », dans *Études de littérature ancienne*, II : *Questions de sens*, Presses de l'É. N. S., Paris, 1992, p. 31-51. Son analyse de Socrate et de Méroé (p. 43-44), celle de Lucius (p. 48-50) nous paraissent insuffisamment développées et nous laissent sur notre faim...

Comme dans les précédents volumes de la collection, le texte latin est fondé sur l'édition d'Helm (1931), réimprimée en 1955 avec *Addenda* et *Corrigenda*. W. Keulen propose 33 corrections. Il a fait le choix réussi d'une traduction littérale dont on appréciera l'extrême rigueur. Nous soulevons uniquement le problème de la traduction de l'adjectif *lacunosus* (p. 190-191), adjectif rare dont le sens exact n'est pas indiqué dans le commentaire.

Le commentaire (p. 62-467) est abondant et minutieux ; l'auteur relève de nombreuses concordances utiles de vocabulaire à l'intérieur de l'œuvre et avec les autres œuvres écrites par Apulée. Les analyses de détail sont précises, d'ordre stylistique, littéraire et métapoétique. Nous signalons que *laetaberis* à la fin du prologue est non seulement le futur du verbe *laetari*, mais peut être aussi le futur passif du verbe *laetare*, « fertiliser » : à la notion de plaisir s'ajoute en filigrane la notion de connaissance. Deux appendices (l'un sur la figure du *ianitor*, l'autre sur l'adjectif *rancidus*), une ample bibliographie et trois *indices* complètent cette excellente édition commentée que l'on consultera avec grand profit.

Géraldine Puccini-Delbey.

La Passio Anastasiae. Introduzione, testo critico, traduzione a cura di P. F. Moretti, (Collection « Studi e Testi TardoAntichi », 3) : Roma, Herder, 2006, 238 pages.

La *Passio Anastasiae* (*PA*) figure parmi les grandes « Passions épiques » de l'Antiquité tardive : c'est un roman hagiographique, formé par la réunion de quatre Passions distinctes, celle de Chrysogone, martyr d'Aquilée (*BHL* 1795), celle des trois sœurs Agapé, Irène et Chionie (*BHL* 118), celle de la veuve Théodote et de ses trois fils (*BHL* 8093), et celle d'Anastasie, fille de Prétextat, qui constitue le fil directeur de l'ouvrage (*BHL* 401). Ce texte avait été édité en 1936 par H. Delehaye, dans une étude restée célèbre sur le légendier romain. Moretti en fournit aujourd'hui une nouvelle édition, établie sur une base manuscrite élargie, et accompagnée d'une traduction italienne.

L'introduction trace les contours littéraires du texte, défini comme un « romanzo cristiano d'aventure e di prove ». On connaît les affinités du genre hagiographique avec le roman érotique grec (fonctionnement narratif, *loci communes*), mais, jusqu'à présent, les études en la matière ont surtout porté sur des Passions grecques : le domaine latin reste un peu négligé. Or, *PA* apparaît bien

comme le produit d'un milieu de chrétiens cultivés soucieux d'ascétisme et d'élégance littéraire. Son auteur, semble-t-il, écrivait à Rome pour des femmes issues de l'aristocratie sénatoriale : à l'instar des correspondantes de Jérôme, celles-ci devaient chercher dans l'ascétisme chrétien une forme de subversion élitiste du modèle matrimonial qui leur était proposé par le *mos maiorum*. Les arguments de Moretti en faveur d'une datation de *PA* un peu avant le milieu du v^e^ siècle semblent convaincants ; la Passion, en tout cas, était connue d'Arnobe le Jeune dans les années 430-450. Elle est certes dotée d'un prologue polémique, hostile au décret pseudo-gélasien, qui, dans le premier quart du vi^e^ siècle, interdit à Rome la lecture liturgique des Passions de martyrs. Mais ce prologue volatil se trouve aussi dans de nombreuses autres Passions et il pourrait très bien n'avoir été ajouté qu'après coup à celle d'Anastasie. Il figurait déjà, en tout cas, dans le texte de *PA* qui fut traduit en grec par le byzantin Théodore, en 824 (*BHG* 81).

Vu la très grande diffusion de *PA* au cours du Moyen Âge, et sa fragmentation liturgique dans les légendiers, assujettis au *cursus* annuel du sanctoral, Moretti n'a examiné qu'une partie de sa tradition manuscrite. Son édition, basée sur les témoins les plus anciens et les plus complets de la Passion, n'en est pas moins fondée sur plus de 50 témoins depuis le vii^e^ siècle. Tous ces manuscrits sont brièvement décrits, puis ordonnés dans un stemma fort détaillé. En annexe figurent deux épitomés de *PA*, *BHL* 1796 (a^1 : épitomé carolingien de la « Collection bavaroise ») et *BHL* 401f (d^2), qui bénéficient également d'une traduction italienne.

L'avantage d'une édition fondée sur une quantité aussi impressionnante de manuscrits est qu'elle fourmille d'informations sur l'histoire du texte et les filiations entre différents légendiers médiévaux. Le revers de ce travail est naturellement qu'il aboutit à charger l'apparat, au risque d'en rendre la lecture malaisée (encore que Moretti ait pris la précaution d'y faire abstraction des *lectiones singulares*). Or, la traduction grecque de 824 (*BHG* 81), justement située par Moretti dans les parages immédiats de l'archétype, mais étonnamment sous-exploitée dans l'établissement du texte, aurait pu faciliter son travail d'édition : elle légitime en effet ses choix sur de nombreux points, sans qu'il soit nécessaire de descendre plus avant dans les ramifications basses du stemma.

Cette nouvelle édition n'en fait pas moins honneur au sérieux et à la patience de son auteur : même si le texte de *PA*, relativement stable dans les manuscrits, n'en sort pas fondamentalement bouleversé, il se trouve désormais amendé de manière significative. On doit donc souhaiter que l'éditeur poursuivra bien, comme elle l'annonce, d'autres travaux sur ce texte important de l'hagiographie tardo-antique.

Cécile Lanéry.

Les miracles de saint Étienne. Recherches sur le recueil pseudo-augustinien (BHL 7860-7861) avec édition critique, traduction et commentaire. Études du Groupe de Recherches sur l'Afrique Antique, réunies par J. Meyers (Collection « Hagiologia. Études sur la Sainteté en Occident », 5) : Turnhout, Brepols, 2006, 392 pages + 35 illustrations.

La découverte des restes d'Étienne, en 415, eut des répercussions considérables sur le culte du protomartyr en Occident. Des pèlerins de retour de Palestine s'empressèrent d'en colporter les reliques : elles arrivèrent en Afrique, à Uzalis (Tunisie), vers 418, et générèrent aussitôt quantité de miracles qui firent de cette cité prospère un centre de pèlerinage. À la demande de l'évêque local, Évodius, un ami d'Augustin, ces récits de miracles furent mis par écrit. Le *De miraculis sancti*

Stephani libri duo (*MS*) qui en résulta dans les années 420, contenait déjà toutes les caractéristiques des *libelli miraculorum* dont le Moyen Âge fut si friand. Il recèle en outre quantité de renseignements sur la société et l'Église africaines au v^e^ siècle. On oublie parfois, en effet, que cette Église n'était pas uniforme : ce recueil suffirait pourtant à démontrer que la spiritualité d'Augustin, qui façonna largement la pensée médiévale, était loin d'être aussi communément répandue chez ses contemporains africains.

D'abord édité en marge des œuvres augustiniennes, *MS* bénéficie aujourd'hui de sa première édition critique, par le « Groupe de Recherches sur l'Afrique Antique » (Université Paul-Valéry, Montpellier). Le texte latin et sa traduction française sont précédés, en guise d'introduction, par une série de brèves études. Après un rapide exposé historique sur l'Invention d'Étienne et la dispersion de ses reliques, une première série de travaux évoque, de manière assez générale, différentes questions relatives au culte des saints et à l'Église africaine : mise au point de F. Bejaoui sur les apports récents de l'archéologie tunisienne en matière de *loca sanctorum* ; contributions de V. Saxer (†) sur la préhistoire du culte d'Étienne avant 415, d'Y. Duval (†) sur le culte des reliques en Occident, et de S. Lancel (†) sur la théologie du miracle chez Augustin. Une seconde partie, plus historique, est consacrée au site d'Uzalis : après un exposé de T. Ghalia sur la recherche archéologique récente à El Aliya (site d'Uzalis), différents articles étudient l'apport de *MS* à notre connaissance de la topographie chrétienne (Y. Duval), de l'onomastique (J.-M. Lassère), et de la vie quotidienne dans cette cité d'Afrique du Nord. Enfin, une troisième série d'études est consacrée à l'analyse linguistique, stylistique et littéraire de *MS* : contributions de M. Griffe sur la langue de l'auteur, de J. Meyers sur la fonction des citations bibliques, de G. Devallet sur les structures du récit, d'A. Fraïsse sur la typologie des miracles, de J.-N. Michaud sur le miracle du dragon (*MS*, II, 4), et sur la collecte des témoignages par l'hagiographe.

L'édition du texte latin est elle-même basée sur 21 mss., minutieusement collationnés et décrits par P. Force (†) et J. Meyers. Il faut saluer l'effort méritoire des éditeurs pour classer ces différents témoins et ne pas se dispenser à bon compte de l'exercice stemmatique, en invoquant la fluidité des traditions hagiographiques. Celle de *MS* repose sur un archétype pré-carolingien, source de deux groupes : la famille α était attestée dès le ix^e^ s. à Fleury (Orléans 337 = F) ; quant au second groupe, il est lui-même constitué de 3 familles (δ, β, ε), dont les plus anciens témoins remontent au xi^e^ s.

Les éditeurs, malheureusement, n'ont pu se procurer une copie du ms. Montecassino 12 (xi^e^ s.), qu'ils ont donc exclu de leur examen : ce manuscrit italien aurait néanmoins pu leur fournir une base géographique plus élargie (la quasi-totalité des autres témoins sont français). Il se trouve qu'un microfilm en est conservé à l'IRHT : quelques sondages semblent indiquer qu'il devrait se rattacher à la famille α, dont il constituerait un rameau autonome. Sans doute faudrait-il donc chercher l'origine de cette famille en Italie plutôt qu'à Fleury : passé en Italie à la fin de l'Antiquité (lors des invasions vandales ?), le texte aurait gagné la France à la veille de l'époque carolingienne. On sait que Fleury faisait bon accueil aux textes anciens : le « sermonnaire de Fleury », rassemblé au cours du vi^e^ s., mais copié à Fleury dans les années 750, contenait de nombreuses pièces africaines et italiennes. Fait intéressant, le premier témoin de *MS* (F) lui joint d'ailleurs plusieurs sermons pseudo-augustiniens sur Étienne, qui figurent précisément dans cet homéliaire, pour la fête du protomartyr.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu de craindre que ce ms. négligé du Mont-Cassin bouleverse le travail des éditeurs ; peut-être aurait-il pu seulement éclairer certains de leurs choix : dans la famille α, seuls F et L (Vat. lat. 1188) offrent

l'intégralité du livre II ; mais L, contaminé avec la famille ε, apparaît peu fiable. Or le ms. du Mont-Cassin est lui-même quasiment complet (il ne lui manque que le miracle du vin conté en *MS*, II, 3) : il pourrait donc offrir un surcroît d'autorité à des leçons isolées de F, rejetées en apparat.

Il n'en reste pas moins que cette édition, de surcroît accompagnée d'une traduction soignée et annotée, constitue un outil de travail beaucoup plus fiable que l'ancienne édition de la Patrologie latine. Elle devrait en tout cas stimuler la recherche sur les *libelli miraculorum*, leur circulation, et leur vie liturgique à l'époque médiévale. Y. Duval s'était d'ailleurs déjà engagée dans cette voie avec un article sur la genèse de ces livrets (*REAug*, 52, 2006, p. 97-112).

Cécile Lanéry.

Helen Kaufmann, *Dracontius* Romul. *10* (Medea), Einleitung, Text, Übersetzung und Kommentar : Heidelberg, Winter, 2006, 558 pages.

Cette édition commentée est le remaniement d'une thèse soutenue l'hiver 2004-2005 à l'université de Fribourg en Suisse. Elle s'inscrit dans la floraison actuelle d'études consacrées au Dracontius profane, dont on ne peut que se féliciter. Citons, pour nous limiter aux éditions commentées, *Der Hylas des Dracontius* de Brigitte Weber (Stuttgart und Leipzig, Teubner, 1995), et deux thèses consistant en une édition des épithalames, celle d'Angelo Luceri, soutenue en 2004 à l'université La Sapienza à Rome et qui sera en principe publiée quand paraîtront ces lignes, et celle de Lavinia Galli Milic, soutenue en 2006 à l'université de Genève et dont l'édition serait en préparation.

L'introduction comporte une cinquantaine de pages. Elle est consacrée successivement à Carthage pendant la domination vandale, à Dracontius, et à sa *Medea*. Helen Kaufmann se montre prudente sur certains points controversés (le sens de *togatus* dans la *subscriptio* de la pièce 5, le destinataire du poème malencontreux, etc.), plus affirmative sur d'autres (l'authenticité du titre *Romulea*, qu'elle admet sans en expliquer le sens). En ce qui concerne la vie de Dracontius, elle n'a pas eu connaissance, pour des raisons chronologiques sans doute, de notre article « *Poeta inclusus* : le cas de Dracontius », dans *Carcer II. Prison et privation de liberté dans l'Empire romain et l'Occident médiéval. Actes du colloque de Strasbourg (décembre 2000)*, Paris, De Boccard, 2004, p. 123-128, où nous expliquons que Dracontius a vraisemblablement été emprisonné non pas une fois, mais deux, à deux moments différents de sa vie. Un point de détail : Calbulus (*Anthologie Latine* 378 Riese) est présenté dans le tableau de la p. 15 comme un auteur d'époque vandale (on aimerait savoir sur quels critères), mais il n'apparaît pas p. 13 note 20 dans la liste des pièces de l'*Anthologie* d'époque vandale. Sur le genre de l'*epyllion*, il eût fallu citer (p. 35 note 58), avec l'article de G.W. Most de 1982, notre article de 1988 (« Quelques précisions sur le mot 'epyllion' », *Revue de Philologie* 62, 1988, p. 299-303). Helen Kaufmann préfère au reste pour Dracontius parler de *Kurzepos*, terme qui renvoie moins à la tradition hellénistique ; Dracontius en effet ne récuse pas l'épopée, comme le montrent les auteurs dont il s'inspire (Virgile, Ovide, Lucain, Stace). Elle souligne également à juste titre le mélange des genres à l'œuvre dans la *Medea*, et notamment l'influence de l'épithalame (aussi est-il regrettable que Sabine Horstmann, dans *Das Epithalamium in der lateinischen Literatur der Spätantike*, München, Saur, 2004, n'ait pas dit quelques mots de la *Medea* à côté des pièces 6 et 7).

Vient ensuite l'édition avec traduction allemande en regard. Dans le texte latin, Helen Kaufmann introduit plusieurs conjectures d'auteur, respectivement vers 27

(*non te decet*), 171 (*non iam*), 172 (*et qua*), 173 (où elle suppose qu'il manque deux hémistiches), 256 (*umeris*), 268 (*ducit. Tunc*), 318 (*accendunt*), 382 (*serta*), 588 (*saltem* au lieu de *saltim*), et modifie l'ordre des vers 67-71 : ce sont des conjectures possibles, mais dont l'évidence ne s'impose pas non plus (en particulier vers 318 et 382). La traduction est bonne. Si l'on considère par exemple les quelques passages où nous n'étions pas sans reproche (et que relevait G. Hays dans son compte rendu de *Scholia* 6, 1997, qui n'est pas cité dans la Bibliographie), on voit le progrès apporté par Helen Kaufmann : elle a vu, vers 116, que le *peplum* est constitué par les lis ; le sens des vers 278-279 est compris ; vers 506, l'adjectif *digna* qualifie effectivement *corona* ; le mouvement du vers 585 est bien rendu.

Le commentaire, très détaillé, couvre 350 pages (pour 601 vers de texte). Y noter des lacunes importantes eût donc été étonnant. Tout au plus constate-t-on qu'il s'étend davantage sur certains points et moins sur d'autres (la prosodie et la métrique, par exemple).

La bibliographie est très complète. On peut y ajouter E.J. Edwards, « Dracontius the African and the Fate of Rome », *Latomus* 63, 2004, p. 151-160, et B. Bureau, « Les pièces profanes de Dracontius. Mécanismes de transfert et métamorphoses génériques », *Interférences Ars scribendi* 4, 2006, revue en ligne à l'adresse http://ars-scribendi.ens-lsh.fr/.

Bref, il s'agit d'un très bon travail, qui sera utile pour les spécialistes de Dracontius et de l'Afrique vandale, mais qui servira aussi à tous ceux qui s'intéressent à la figure de Médée.

Un mot déontologique pour finir. Il était exclu de suivre ici la règle qui veut qu'on ne se cite pas soi-même dans un compte rendu : l'édition de Helen Kaufmann se situe en effet souvent par rapport à la nôtre, voire contre elle.

Étienne Wolff.

Histoire littéraire.

Bruno Gentili-Giovanni Cerri, *La letteratura di Roma arcaica e l'ellenismo*, con la collaborazione di Salvatore Monda : Biblioteca Aragno, Torino, 2005, 352 pages.

Le livre de Bruno Gentili et Giovanni Cerri envisage tous les aspects de la littérature latine archaïque par rapport à ses modèles grecs et, plus largement, par rapport à la pensée et à la civilisation grecques qui les ont marqués de leur empreinte. Sont ainsi examinés successivement et méthodiquement les différents genres littéraires qui offrent matière à comparaison dans les deux littératures, la grecque et la latine : les premières formes de poésie et de prose, le théâtre, l'épopée, la satire, l'historiographie, la grammaire et la philologie, la poétique et la rhétorique. Dans tous ces domaines, les auteurs du livre s'emploient à démontrer, exemples probants à l'appui, les similitudes décelables entre les œuvres littéraires latines et leurs pendants grecs, mettant par là-même en évidence la dette des Romains à l'égard des Hellènes. Les chapitres spécifiquement littéraires sont complétés, fort utilement, par des exposés relatifs au contexte politique, économique et social contemporain de l'éclosion de certains types de productions littéraires.

L'ouvrage s'ouvre ainsi sur un préambule consacré à « La culture romaine à compter du IV^e^ siècle av. J.-C. » qui met l'accent sur les deux caractéristiques